

Henri Tréziny (dir.)

Greco et indigènes de la Catalogne à la mer Noire
Actes des rencontres du programme européen Ramses²
(2006-2008)

Publications du Centre Camille Jullian

3. Iconographie grecque en contexte celtique : à propos d'un nouveau *naïskos* au type de la déesse assise

Patrick De Michèle et Antoine Hermary

DOI : 10.4000/books.pccj.826
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 13 février 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782957155729



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Référence électronique

DE MICHÈLE, Patrick ; HERMARY, Antoine. 3. *Iconographie grecque en contexte celtique : à propos d'un nouveau naïskos au type de la déesse assise* In : *Greco et indigènes de la Catalogne à la mer Noire : Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2010 (généré le 02 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/826>>. ISBN : 9782957155729. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.826>.

3. Iconographie grecque en contexte celtique : à propos d'un nouveau *naïskos* au type de la déesse assise

Patrick De Michèle et Antoine Hermary

1. Circonstances et contexte de la découverte (P.D.M.)

Une récente demande d'expertise, formulée par le docteur Morand, sur un achat effectué auprès d'un amateur de vieilles pierres bien connu de Cavaillon, a permis d'identifier un *naïskos* à la déesse assise, semblable à ceux découverts autrefois rue Négrel à Marseille. L'enquête menée sur le contexte de la découverte nous a finalement conduit sur la colline Saint-Jacques à Cavaillon (fig. 485-486). Cette éminence qui domine la ville moderne est connue depuis toujours comme un des *oppida* de la tribu des Cavares (Barruol 1999).

La ville doit sa naissance et sa prospérité à la situation particulièrement exceptionnelle de son rocher, à un carrefour de voies terrestres et fluviales à tous égards privilégié. Dès la Protohistoire, les vallées de la Durance et du Cavalon sont parcourues par des courants civilisateurs et commerciaux fondamentaux pour le peuplement de la région, et la *via Domitia* constitue une des plus anciennes voies romaines de Gaule. Les pistes protohistoriques, dont elle reprend le tracé, se confondaient en partie avec la « voie héracléenne ». Par la volonté de l'occupant romain, elle devient à la fin du II^e siècle av. J.-C. la *via Domitia*, du nom du général romain Cneius Domitius Ahenobarbus qui, comme plus tard Pompée le Grand, participa à son entretien et sa réfection. Cette route devait assurer les communications avec Rome et l'Hispanie et, ainsi, faciliter l'installation des colonies romaines. Itinéraire des conquêtes césariennes, de la défaite gauloise à la chute de Marseille en octobre 49 av. J.-C., elle sera décisive pour la romanisation de la Gaule. Si aucune modification significative, malgré de nombreuses reprises, n'a été apportée au tracé de cette route, on peut penser que la *via Domitia* traversait *Cabellio* dès le I^{er} siècle av. J.-C. (voir Strabon IV, 1, 11). Cavaillon apparaît en effet au confluent d'un important réseau routier desservant la Gaule Narbonnaise : cette *mansio* signalée par Strabon est aussi indiquée sur d'autres documents antiques, comme les gobelets de Vicarello, l'*Itinéraire antonin* d'Italie en Gaule et d'Italie en Espagne, et la table de Peutinger.

Le rayonnement de cette cité est également lié à

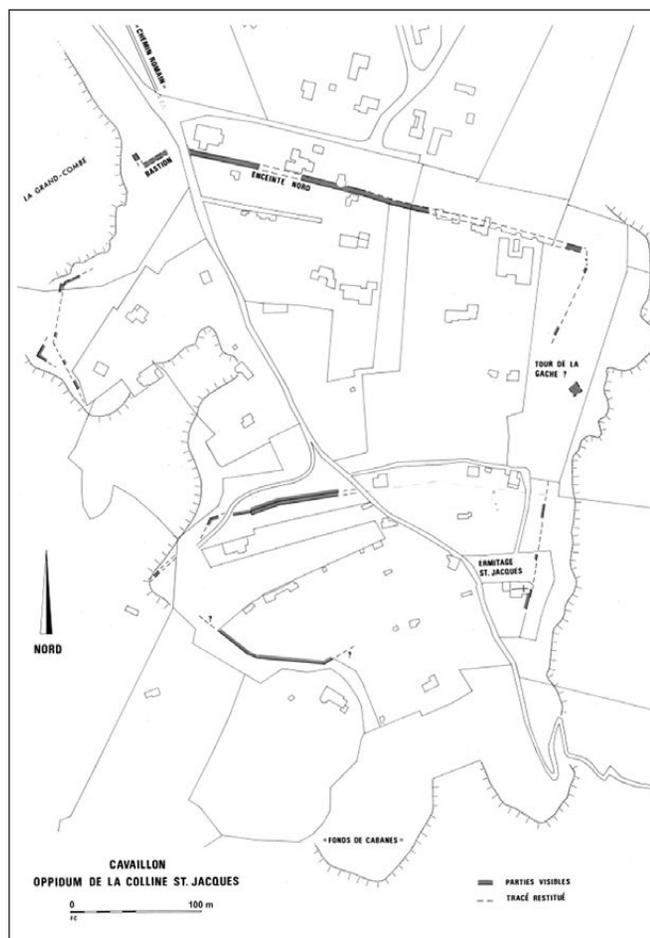


Fig. 485. Plan de l'oppidum de la colline Saint-Jacques.

d'autres facteurs, comme la présence de la confédération des *Cavares*. Ces derniers étaient, comme l'affirme Guy Barruol, « ...des Celtes qui, militairement puissants, bien organisés, et vite enrichis par l'agriculture et surtout par le commerce, auraient fait leurs clients des peuplades antérieurement fixées dans cette région » (Barruol 1999, p. 232). Cette confédération, dont le vaste territoire semble s'étaler « sur la rive gauche du Rhône, de la Durance à l'Isère (124 km) et, d'ouest en est, du Rhône aux premiers contreforts montagneux des Préalpes (sur une vingtaine de kilomètres) » (Barruol 1999, p. 231), a donc marqué de son empreinte la cité appelée encore de nos jours la Cité Cavare.

Les récits des historiens mettant en scène, de manière discrète, les Cavares permettent d'accorder plus généralement un certain crédit à l'attachement et aux liens de ce peuple envers les Marseillais. Des géographes latins ont également témoigné de ces liens : Marcien d'Héraclée, qui, vers le IV^e siècle ap. J.-C., résuma l'œuvre d'Artémidore d'Ephèse (seconde moitié du II^e siècle av. J.-C.), présentait probablement Cavaillon comme une « ville de Marseille », puisqu'Etienne de Byzance, résumant le même traité au VI^e siècle ap. J.-C., écrit : « Cabellion, ville de Marseille, comme le dit Artémidore dans le premier livre de sa géographie ; l'ethnique est, selon l'expression locale, Cabellionesios, comme on dit Tarraconesios [habitant de Tarragone en Espagne], mais selon l'expression grecque, Caballionitès, comme on dit Tarraconitès ».

Fernand Benoit note par ailleurs que ce « pays des Marseillais » correspond très certainement à la *Gretia* de la table de Peutinger, qui dresse une carte de cette région cinq siècles après la colonisation, intégrant Arles, Agde, Glanum, Cavaillon et Avignon.

1. 1. Précédentes découvertes sur la colline

Habitat et fonds de cabanes

Aucune structure bâtie n'a jamais pu être étudiée au Nord (quartier des vergers de Saint-Baldou), où l'occupation est pourtant attestée dès le Premier Âge du Fer et se poursuit durablement jusqu'à la fin du I^{er} siècle de notre ère¹, et, de la même façon, ce type de vestige est pratiquement inconnu sur l'*oppidum*².

Des « fonds de cabanes »³, situés pour la plupart sur le versant Sud de la colline dominant d'un côté la Durance, de l'autre le vallon du Cagnard, et sur la partie du versant oriental qui surplombe le centre actuel de la ville, ont été explorés, livrant du mobilier attribuable



Fig. 486. Le rempart Sud de l'oppidum. Photo P. De Michèle.

au I^{er} siècle av. J.-C.⁴ On peut néanmoins supposer qu'il s'agit là d'une phase de réoccupation tardive de structures probablement apparues plus tôt pendant l'Âge du Fer. Lors d'une prospection que nous avons conduite sur la zone Nord du quartier appelé « la Plane », nous avons pu repérer trois « fonds de cabanes » inédits.

Puits, silos, dépotoirs

Les nombreuses structures en creux découvertes au Nord de la colline⁵ permettent d'apprécier l'importance et l'étendue de l'occupation de ce secteur. Les témoins les plus anciens datent du V^e siècle av. J.-C.⁶, mais on retiendra l'importance des vestiges attribuables à la deuxième moitié du I^{er} siècle avant notre ère.

Nécropoles

Le quartier des Vergers a livré trois fosses à inhumation qui ne semblent pas pouvoir être rattachées à un ensemble funéraire cohérent⁷. Au même endroit ont

1 Commune d'Orgon : Malvoisin, la Roque Fauconnière, Font de Malte, Passadouires I et II, la Gardiole, Sous le fort, Baume-rousse, les Calades, etc. Pour le Luberon : La Grande grotte de Vidauque, la station de Boulon, etc.

2 En 1987, au quartier de la Crau (Isclès du Temple), ont été repérées en plusieurs points des sections de murs, qui ne permettent cependant pas de restituer le plan exact des bâtiments. Les niveaux de construction de ces murs ont livré un mobilier couvrant les deux premiers tiers du I^{er} siècle avant notre ère (inédit). En 1948 des carriés ont mis au jour, au quartier des Vergers, un sol de construction s'étendant sur une vingtaine de mètres carrés, formé d'une couche de béton parsemée de cubes de mosaïque (Dumoulin 1965, p. 52).

3 En 1950, une fouille réalisée par A. Dumoulin, contre une partie du rempart qui barre l'*oppidum* d'Est en Ouest, permit de conclure à l'existence d'habitations du II^e siècle avant notre ère, bâties contre l'enceinte (*Gallia*, 8, 1950, p. 138).

4 Fouilles A. Dumoulin en 1949 (*Gallia*, 8, 1950, p. 138) et G. Jau entre 1970 et 1979 (inédit). En 1965, au collège Saint-Charles, d'importants travaux de déblaiement ont mis au jour plusieurs « fonds de cabanes » répartis en deux groupes. Le matériel recueilli est composé de céramique à vernis noir, de sigillée italique et de fragments de vases de la « Tène III » (*Gallia*, 25, 1967, p. 374-375 ; A. Guilcher – Cavaillon, archéologie urbaine. In : *Actes du colloque international, Tours, 17-20 novembre 1980*, Paris, 1982, p. 408).

5 Découvertes entre 1936 et 1955 au quartier des Vergers (Dumoulin 1965), en 1984 et en 1987 au quartier de la Crau (*Gallia*, 42, 1984, p. 413).

6 Toujours au quartier des Vergers, un dépotoir, fouillé en 1976 par A. Dumoulin, a livré une collection de céramique attribuable au premier quart du V^e siècle av. J.-C.

7 Fouilles A. Dumoulin en 1936 et 1954. Ces trois fosses dateraient du Premier Âge du Fer (fosse n° 1), de la « Tène II » (fosse n° 2), et de la deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C. (fosse n° 3) : Dumoulin 1965, p. 78-82.



Fig. 487a-b. Naïskos de la collection Morand à Cavaillon. Photos Ph. Groscaux, CCJ.

été mises au jour plusieurs sépultures à incinération d'époques pré-romaine et romaine, ainsi que des fragments de stèles de molasse anépigraphes⁸. Signalons également qu'une vingtaine de stèles, dont cinq inscrites en gallo-grec, exhumées plus au Nord (quartier de la Girardes), proviennent très certainement de la nécropole des Vergers : elles auraient été transportées là pour être remployées (vers le Bas-Empire ?) à la consolidation d'une chaussée⁹. Les limites de ce cimetière demeurent inconnues, on peut seulement supposer qu'il s'est développé aux abords d'une voie longeant la colline au Nord.

Au vallon du four à chaux, deux sépultures pré-romaines ont été anciennement découvertes. Elles

pourraient indiquer la présence à cet endroit d'un cimetière proche de l'enceinte septentrionale de l'*oppidum*¹⁰.

Voirie et aménagement

Au débouché de la combe d'Agar, au bord de la Durance, le rocher a été taillé et forme comme un havre pour de petites embarcations. On pouvait lire à cet endroit une inscription rupestre gallo-grecque¹¹. De là, un chemin en pente douce a été pratiqué sur quelques

8 A. Dumoulin – *Gallia*, 25, 1967, p. 375, et Note sur une sépulture romaine découverte à Cavaillon (Vaucluse). *Bulletin de la société des Sciences naturelles de Vaucluse*, 2, 1934, p. 41-44 ; J. Sautel – *Forma Orbis Romani, Carte archéologique de la Gaule Romaine*, fasc. VII, Paris, 1939, p. 28 n° 5 et 29 n°s 6-8.

9 F. Mazauric – Note sur une importante découverte d'inscriptions celtiques à Cavaillon (Vaucluse). *Revue du Midi*, 43, 1910, p. 45-51 ; M. Lejeune – *Recueil des inscriptions gauloises*. Vol. 1. *Textes gallo-grecs*, Paris, 1985, p. 149-162 (*Gallia* Suppl. 45).

10 Une sépulture en coffre de pierre, caisson monolithe et couvercle massif, a été découverte accidentellement en 1908 au quartier des Vergers. Elle a livré du mobilier datable du dernier tiers du I^{er} siècle de notre ère. Son originalité réside dans la présence de deux vases peints, témoins d'une production régionale de céramique polychrome encore peu connue : Mazauric (F.) – Sépulture gauloise avec vases polychromes découverte à Cavaillon (Vaucluse). *Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1911, p. 3-13 ; P. Arcelin – A propos d'une sépulture préromaine à Cavaillon (Vaucluse) : un atelier de céramique peinte en Provence occidentale. *RAN*, 15, 1982, p. 177-186.

11 M. Bats, in : *Aux origines de Cavaillon. Archéologie d'une ville antique*. Cavaillon, 2006, p. 72-73.

mètres au moyen d'entailles pratiquées dans le rocher. Il se dirige en direction de l'*oppidum*.

D'autres vallons, parfois aménagés, permettent d'accéder à l'*oppidum*. Il en subsiste encore de nombreuses traces ou vestiges, comme le vallon qui incise longitudinalement le versant Nord de la colline, appelé traditionnellement « voie romaine » en raison des ornières visibles où le rocher affleure, et la draille du « vallon du Cagnard » au Sud, où, dans un étranglement, le rocher a été taillé pour recevoir un dispositif destiné à fermer le vallon et la draille Saint-Roch sur le versant oriental.

1. 2. Contexte de la découverte de la stèle

D'après l'enquête menée avec les auteurs de cette découverte, c'est sur la colline Saint-Jacques qu'aurait été trouvée la stèle (fig. 485), plus exactement sur un « tas de gravas » que nous qualifierons plutôt de pierrier, comme le montrent les photographies prises lors de nos opérations de sondages à l'emplacement des remparts de l'*oppidum*. C'est, en fait, un berger du nom de Belu, gardien de la colline (décédé aujourd'hui, mais que nous avons bien connu), qui l'aurait dans un premier temps découverte et dégagée de ces amas typiques de pierres, puis, dans un second temps, cédé à un amateur cavaillonnais de vieilles pierres.

C'est à l'initiative du docteur Morand que nous devons la récupération de la stèle. En effet, lors d'une de ses promenades à proximité de la propriété de notre « amateur de vieilles pierres », le docteur Morand remarqua un bloc de forme parallélépipédique. Après l'avoir observé il proposa au propriétaire de l'acquérir pour le protéger et augmenter sa collection personnelle. Finalement, lors d'une visite de chantier au domicile du docteur, nous avons à notre tour été alerté et intrigué par la forme de la stèle. Interrogé par le propriétaire, nous lui avons rapidement fait part de nos remarques sur les proportions et l'origine locale du calcaire coquillé utilisé pour cette sculpture¹². Antoine Hermary et Henri Tréziny confirmèrent la parenté de cette stèle avec les *naïskoi* découverts rue Négrel à Marseille.

Même si les conditions de cette découverte restent

12 Il s'agit d'un calcaire molassique burdigalien, issu des carrières des Taillades. Située au pied Ouest du massif du Luberon, cette exploitation a livré une importante quantité de matériaux pour la construction. Provenant de différents monuments antiques de la cité cavare (couvertures d'égouts, dalles, corniches, linteaux, parpaings, pierre à bâtir, etc.), on retrouve encore souvent de nos jours, enchâssés à l'intérieur des murs de bâtiments modernes, des parpaings remployés faits dans cette roche parfaitement reconnaissable.

quelque peu rocamboliques, il est incontestable que l'objet est authentique et ne peut en aucun cas être l'œuvre d'un faussaire qui, pour le coup, serait un véritable génie de la contrefaçon : il me fallait le dire et l'écrire pour terminer sur le contexte de découverte de cette sculpture, qui a fait l'objet jusqu'à aujourd'hui de toute une série d'affabulations.

En dépit des nombreuses découvertes effectuées en divers endroits de la colline Saint-Jacques, nous ne pouvons que constater l'état lacunaire de nos connaissances sur la nature et l'importance des occupations protohistoriques et historiques, qui ont laissé des traces, parfois imposantes et spectaculaires, sur le rocher de la cité cavare. Les informations dont nous disposons sont souvent issues d'opérations anciennes, menées sans grande rigueur, et revêtant la plupart du temps un caractère ponctuel. Cette situation est encore plus marquée sur l'*oppidum* lui-même où la documentation est très pauvre et lacunaire. Les données sur la chronologie et l'éco-éthologie des populations qui s'y sont succédé sont inexistantes.

2. Étude du *naïskos* de Cavaillon (A.H.)

L'objet, taillé dans un calcaire coquillier grossier, est extrêmement érodé en surface et a subi de nombreuses petites cassures (fig. 487a-b)¹³. Il a la forme d'un édicule avec toit à double pente, doté au sommet d'un épais bourrelet. Dans la partie recrusée de l'espace intérieur un personnage est assis de face, les mains posées sur les genoux ; ses jambes sont cachées par un large vêtement qui adhère à un socle rectangulaire, ses pieds ne sont pas visibles. Le visage est entièrement érodé.

Cette sculpture est du même type qu'un ensemble de *naïskoi* votifs trouvés à Marseille, souvent désignés sous le nom de « stèles de la rue Négrel » (fig. 487-488). Comme beaucoup d'entre eux, elle présente un fronton ouvert – caractéristique de la série occidentale –, un bourrelet sommital et une banquette continue (voir Hermary 2000a, p. 122 fig. 7-9) ; ses dimensions sont du même ordre. Malgré son mauvais état de conservation, le *naïskos* de Cavaillon est particulièrement intéressant dans la mesure où la pierre dans laquelle il est sculpté indique une origine et donc un usage locaux : c'est, en fait, le premier exemplaire de l'abondante série de *naïskoi* abritant une femme assise qui ait été découvert en dehors d'un contexte grec. Il donne l'occasion de faire le point sur l'identité du personnage représenté à l'intérieur de

13 Hauteur 44 cm (personnage 25 cm), largeur 24,5 cm, épaisseur 16 cm.

ces édicules, question régulièrement débattue depuis la découverte en 1863 des « stèles de la rue Négrel », plus particulièrement au cours des vingt dernières années.

Les articles que j'ai consacrés à la série marseillaise (Hermay 2000a) et, plus généralement, à l'iconographie des déesses au lion dans le monde grec archaïque (Hermay 2000b) ont été peu pris en considération dans les études postérieures, soit qu'ils n'aient pas convaincu, soit qu'ils n'aient pas été lus. L'identification comme Cybèle de la femme assise dans le *naïskos* a souvent été reprise sans la moindre discussion complémentaire, comme a pu le constater Henri Tréziny au colloque de Tarente de 2005¹⁴. Pourtant, au cours des dix dernières années quelques découvertes sont venues enrichir le dossier : je ne les présente que brièvement ici.

Une tablette en plomb fragmentaire qui porte le nom *Kubaba* au génitif confirme que la déesse anatolienne Cybèle était connue à Locres épizéphyriennes dès le VI^e siècle av. J.-C. : un graffito avec le nom *Kubala* au génitif avait en effet été précédemment découvert sur le site (Jordan 2000, p. 95-96). Ces deux inscriptions restent cependant les seuls témoignages d'un culte de Cybèle dans le monde grec avant l'époque classique, et il faut noter qu'aucun *naïskos* du type discuté ici n'a été mis au jour à Locres. Pour ce qui concerne les documents iconographiques, les découvertes faites à Milet apportent d'intéressantes indications. Des recherches complémentaires sur le site de Kalabaktepe montrent en effet qu'un *naïskos* conservé au Musée Archéologique d'Istanbul provient bien de la zone proche de l'entrée Nord du sanctuaire d'Artémis¹⁵, tandis que les fouilles du sanctuaire de « l'Aphrodite d'Oikous » ont livré une série de figurines en terre cuite au type de la femme assise tenant un petit fauve sur ses genoux. Dans un article consacré à un relief architectural archaïque figurant des panthères, qui provient de ce même sanctuaire, V. von Graeve souligne le fait que l'Aphrodite milésienne était elle aussi conçue comme une maîtresse des fauves et que les figurines au lion doivent être probablement interprétées comme des images de la déesse elle-même, puisque rien n'indique la présence du culte de Cybèle dans le sanctuaire (von Graeve 2005, p. 46, fig. 13). L'auteur d'un rapport sur les fouilles de Milet publié dans la même revue (von Graeve ?) écrit, de même, que ces déesses assises tenant un lion sur leurs genoux rappellent

Cybèle, mais représentent vraisemblablement Aphrodite (Jahresbericht 2004, p. 207, fig. 10)¹⁶.

On peut espérer que le jugement de bon sens des fouilleurs de Milet incitera les commentateurs des figurines au lion et des *naïskoi* en pierre (avec ou sans lion) à renoncer à une identification systématique avec Cybèle, qui implique soit une association de la déesse anatolienne à divers cultes locaux, soit son assimilation à la déesse principale¹⁷. Comme on l'a vu, le « pancybélisme », pour reprendre un mot forgé par H. Tréziny, est cependant encore largement répandu : l'article de synthèse d'E. Vikela en témoigne (Vikela 2001), comme différentes études concernant des sites d'Occident¹⁸, de la côte d'Asie Mineure¹⁹ et, en particulier, les cités phocéennes²⁰ : on a même proposé de faire du culte de Cybèle un « marqueur » essentiel de la diffusion des établissements phocéens, ce qui, en l'absence de tout témoignage littéraire ou épigraphique antérieur à l'époque hellénistique, est pour le moins audacieux !

Il est cependant très vraisemblable que l'indifférenciation de cette iconographie dans les cultes féminins archaïques implique qu'elle peut s'appliquer à la Mère

16 Toujours à propos d'Aphrodite, je signale la découverte sur le site d'Eressos, à Lesbos, d'un *naïskos* à la déesse assise, d'exécution très sommaire, et d'une dédicace fragmentaire à Aphrodite datée du V^e siècle av. J.-C. : j'ignore cependant s'il existe une relation entre ces deux documents, que je ne connais que par un guide du musée de Mytilène, publié en 1991.

17 Ainsi, C. A. Di Stefano écrit, à propos des figurines de ce type trouvées au Thesmorphorion de Bitalemi, près de Géla : « Alcuni esemplari raffigurano la dea Cibele in trono, con il leone in grembo, qui, naturalmente, assimilata a Demetra » (*Demetra. La divinità, i santuari, il culto, la leggenda*. Pise – Rome, 2008, p. 274). De même, dans le nouveau musée de Pythagorion à Samos, les figurines qui proviennent du sanctuaire d'Artémis sont désignées comme des images de Cybèle ; les ensembles de niches rupestres trouvés dans la ville antique (Yannouli [V.] – Les sanctuaires de Cybèle dans la ville de Samos. In : Labarre [G.] éd., *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain. Actes du colloque de Lyon, 7-8 juin 2001*, Lyon, 2004, p. 115-128) datent probablement de l'époque hellénistique. Il faut noter que ce type d'aménagement rupestre est, dès l'époque classique, consacré à d'autres divinités : les « Nymphes chthoniennes » à Cyrène (Micheli [M. E.], Santucci [A.] – *Il santuario delle Nymphai Chthoniai a Cirene. Il sito e le terrecotte*, Rome, 2000), Aphrodite à Daphni, près d'Athènes (Machaira [V.] – *To hiero Aphroditès kai Erôtos stèn Hiera Hodos*, Athènes, 2008).

18 Tocco Sciarelli 2000 ; Greco 2006, p. 352-354 et 542. J.-P. Morel s'est montré cependant plus prudent (De Marseille à Velia : problèmes phocéens. *CRAI*, 2006 [2009], p. 1768-1773).

19 Voir, pour Kymé, Lagona 2000, et, pour Erythrées, Akalın 2008, à propos d'un nouveau *naïskos* découvert (en remploi) en 2005 : sculpté dans la trachyte locale, comme les deux exemplaires antérieurement connus, il montre, dans un édicule à haut fronton, une femme assise sur une banquette, qui ne semble rien tenir dans ses mains.

20 Veronese (F.) – I Focei e l'Adriatico. Quali tracce archeologiche ? In : Braccisi (L.) éd., *Hesperia*, 17. *Studi sulla grecità d'Occidente*, Rome, 2003, p. 190-191.

14 Il est intervenu à la suite de la communication de G. Greco sur Velia (voir ci-dessous ; son texte est à la p. 407 du volume cité sous Greco 2006).

15 Comme me l'a confirmé dans une lettre d'avril 2002 mon collègue Michael Kerschner, que je remercie. Cet objet porte le numéro d'inventaire 2040 au Musée Archéologique d'Istanbul (Hermay 2000a, p. 123 et 129, fig. 11, avec la bibliographie ; Vikela 2001, p. 86, pl. 15,1).



Fig. 488. Naïskos de la collection Morand à Cavaillon.
Photo Ph. Groscaux, CCJ.



Fig. 489. Naïskos trouvé rue Négrel. Marseille, Musée d'Histoire 1544.
Photo CCJ.

des dieux aussi bien qu'à Aphrodite, Artémis, Déméter ou Héra, comme cela semble être le cas dans la colonie milésienne d'Olbia au Nord de la mer Noire, où deux *naïskoi* ont été mis au jour dans une zone principalement consacrée à Apollon Iétros, mais où des graffiti sur vases s'adressent également à la Mère des dieux.²¹

21 Voir Rusjaeva (A.S.) – The Western Temenos in Olbia. In : Gudalger Bilde (P.) et al. éd., *The Cauldron of Ariantas. Studies presented to A.N. Ščeglov on the occasion of his 70th birthday*. Aarhus, 2003, p. 102, fig. 4. La stèle trouvée dans le port d'Apollonia du Pont, autre colonie milésienne, qui est considérée par E. Vikela (2001, p. 90-91, pl. 17, 3-4) comme un prototype de la nouvelle iconographie de la déesse à la fin de l'époque archaïque, est difficile à dater en raison de son exécution très rudimentaire ; deux *naïskoi* trouvés sur ce même site d'Apollonia proviennent d'un contexte difficile à interpréter : Oppermann (M.) – *Die westpontischen Poleis und ihr indigenes Umfeld in vorrömischer Zeit*. Langenweißbach, 2004, p. 38, pl. 7, 1-2 (il est peu vraisemblable que, sur le premier de ces *naïskoi*, la femme tienne la queue de deux lions qui seraient couchés sur ses genoux) ; Gyuzelev (M.) – *The West Pontic Coast, between Emine Cape and Byzantion during the First Millenium BC*. Bourgas, 2008, p. 247-248, avec fig.

Qu'apporte au dossier, tel qu'il vient d'être brièvement présenté, le *naïskos* originaire de Cavaillon ?

L'occupation de la colline Saint-Jacques à la fin du VI^e ou, au plus tard, au début du V^e siècle, est un fait bien établi²², de même que les relations entretenues par les Cavares avec Marseille, comme l'indique la découverte sur le site de quelques monnaies du type d'Auriol (Furtwängler 1978, p. 38-39). Le *naïskos* présenté ici qui, comme la plupart des exemplaires de la série, date probablement de la fin de l'époque archaïque (donc au plus tard de la première moitié du V^e siècle), confirme l'existence de ces liens, sous une forme cette fois

22 Voir ci-dessus. Noter aussi la coupe en céramique grise monochrome (?) illustrée dans Dumoulin 1965, p. 57 fig. 60, mais non reproduite par Ch. Arcelin-Pradelle, in : *La céramique grise monochrome en Provence*, Paris, 1984 (RAN Suppl. 10), où sont cependant mentionnés d'autres fragments de cette catégorie de céramique (cf. p. 40, 75 et 86).

relative à la religion : que l'auteur de cette œuvre sculptée dans la pierre locale ait été originaire de Marseille, de Cavaillon ou d'ailleurs, il est clair qu'il connaissait les « stèles » du type de la rue Négrel. Il est, pour le reste, impossible de dire si le culte auquel se rapportait le *naïskos* de la colline Saint-Jacques était d'origine massaliote – et dans ce cas de quelle divinité grecque il s'agissait – ou, ce qui est plus probable, s'il relevait des croyances religieuses du peuple cavare. Les cultes célébrés sur ce site sont d'ailleurs peu connus, même pour des époque plus récentes.

Il serait tentant, à la lecture de la notice d'Etienne de Byzance citée plus haut, sur « Kabellion, ville de Marseille », d'évoquer le célèbre texte de Strabon (IV, 1, 4) concernant l'introduction du culte d'Artémis d'Ephèse à Marseille par Aristarché et sa diffusion dans toutes les colonies massaliotes, où il aurait tenu le premier rang en conservant la même disposition de la statue et les mêmes pratiques cultuelles. Toutefois, sans parler de la date à laquelle Kabellion serait devenue une « ville marseillaise », rien ne prouve qu'à Ephèse Artémis ait été représentée, avant la fameuse statue « polymaste », sous la forme d'une femme assise, et, à Marseille même, aucun lien n'est établi entre la série des *naïskoi* de la rue Négrel et le culte de cette déesse. On se contentera donc de dire que le nouveau document de Cavaillon témoigne, de façon tout à fait originale, de la marque imprimée par la colonie grecque, environ un siècle après sa fondation, sur une population celtique située à une distance relativement importante, à la limite entre les territoires salyen et cavare. Il faudra d'autres découvertes pour que l'on sache à quelles déesses étaient dédiés, dans les cités grecques et en dehors d'elles, ces petits monuments votifs.

BIBLIOGRAPHIE

- Akalm 2008** : AKALIN (A.G.) – Traces of the Mother Goddess in Erythrai. In : Winter (E.) éd., *Vom Euphrat bis zum Bosphorus. Kleinasien in der Antike. Festschrift für Elmar Schwertheim zum 65. Geburtstag*. Bonn, 2008, p. 1-6, pl. I.
- Barruol 1999** : BARRUOL (G.) – *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule. Étude de géographie historique*. Paris, 1999 (RAN Suppl. 1, 1^{ère} éd. 1969).
- Dumoulin 1965** : Dumoulin (A.) – Les puits et fosses de la colline Saint-Jacques à Cavaillon (Vaucluse). *Gallia*, 23, 1965, p. 1-85.
- Furtwängler 1978** : FURTWÄNGLER (A.E.) – *Monnaies grecques en Gaule. Le trésor d'Auriol et le monnayage de Massalia 525/520-460 av. J.-C.* Fribourg, 1978.
- von Graeve 2005** : VON GRAEVE (V.) – Funde aus Milet. XVII. Fragmente von Bauskulptur aus dem archaischen Aphrodite-Heiligtum. *Archäologischer Anzeiger*, 2005, 2, p. 41-48.
- Greco 2006** : GRECO (G.) – Strutture e materiali del sacro ad Elea/Velia. In : *Velia. Atti del quarantacinquesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto – Marina Di Ascea 21 – 25 settembre 2005*, Tarente, 2006, p. 287-362 et 541-543.
- Hermery 2000a** : HERMARY (A.) – Les *naïskoi* votifs de Marseille. In : Hermery (A.), Tréziny (H.) éd., *Les Cultes des cités phocéennes. Actes du colloque international Aix-en-Provence / Marseille, 4-5 juin 1999*. Aix-en-Provence, 2000, p. 119-133 (Études massaliètes 6).
- Hermery 2000b** : HERMARY (A.) – De la Mère des Dieux à Cybèle et Artémis : les ambiguïtés de l'iconographie grecque archaïque. In : *ἀγαθος δαίμων. Mythes et Cultes. Études d'iconographie en l'honneur de Lilly Kahil*. Athènes/Paris, 2000, p. 193-203 (BCH Suppl. 38).
- Jahresbericht 2004** : Jahresbericht 2004 des Deutschen Archäologischen Instituts. AA, 2005, 2, p. 121-297.
- Jordan 2000** : JORDAN (D.) – Three Texts from Lokroi Epizephyrioi. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 130, 2000, p. 95-103.
- Lagona 2000** : LAGONA (S.) – Cibele e Iside a Kyme Eolica. In : Krinzinger (F.) éd., *Die Ägäis und das westliche Mittelmeer. Beziehungen und Wechselwirkungen 8. bis 5. Jh. v. Chr.* Vienne, 2000, p. 143-148.
- Tocco Sciarelli 2000** : TOCCO SCIARELLI (G.) – Aspetti del culto in età arcaica ad Elea. In : Krinzinger (F.) éd., *Die Ägäis und das westliche Mittelmeer. Beziehungen und Wechselwirkungen 8. bis 5. Jh. v. Chr.* Vienne, 2000, p. 185-191.
- Vikela 2001** : VIKELA (E.) – Bemerkungen zu Ikonographie und Bildtypologie der Meter-Kybelereliefs : Vom phrygischen Vorbild zur griechischen Eigenständigkeit. *Athenische Mitteilungen*, 116, 2001, p. 67-123, pl. 3-23.